

Science et Francophonie

bis Éc 112, 115
No 29, janvier 1990.
3 \$



PUBLICATION DE LA LISULF, LIGUE INTERNATIONALE DES SCIENTIFIQUES POUR L'USAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE



Si de Gaulle l'avait su!

(Joliot, l'atome et la francophonie). À suivre.

Éditorial.

1990 est une année de Gaulle, elle est une année atome. Notre intention, annoncée dans le No 28, daté de décembre 1989, de dissertar sur le partage de l'atome, ne pouvait tomber mieux. Pour Charles de Gaulle, né en 1890, c'est un centenaire, et c'est aussi un cinquantenaire, à cause de son appel du 18 juin 1940, alors que, hébergé par les Anglais, il lançait sur les ondes de la BBC un message aux Français, leur demandant de se rallier à la France libre: "La France a perdu une bataille, mais la France n'a pas perdu la guerre", déclarait-il dans cette allocution célèbre, peu entendue le jour même en France.

Grâce à lui, la France, libérée de l'occupant avec l'aide puissante et généreuse des Américains, des Anglais et aussi des Canadiens, n'est pas devenue une pure vassale des États-Unis, même si elle n'était pas présente à Yalta, et a pu regagner une bonne mesure de sa dignité et de son indépendance politique et militaire. À cause de De Gaulle, la France est sortie de l'OTAN contrôlée par les Anglo-Saxons. "La France n'a pas à être une dépendance de cette grande puissance occidentale: les États-Unis", disait de Gaulle.

En matière atomique, le bilan est ambigu. À cause de la guerre, génératrice d'égoïsmes sacrés, la France a été spoliée des bénéfices que sa tradition atomique et les travaux de Joliot, Nalban et Kowarski lui donnaient droit d'espérer. L'insistance des Américains à ne pas reconnaître les brevets français de 1939 en est une preuve éloquente. Le secret que les Anglo-Saxons ont exigé des Français au laboratoire situé au Québec a causé un tort immense aux projets atomiques de la France, au progrès du Québec et à l'usage de la langue française.

L'ingéniosité et la solidarité des Français ont cependant réussi à surmonter les obstacles techniques dus au secret. Ils ont en 1990 une électricité à 70 % nucléaire, en avance sur tous les autres pays, et ils ont l'arme de dissuasion, la bombe A française.

Quant à l'identité de la France, elle a subi un affront qui n'est pas encore réparé. Envahis par la langue anglaise dans l'immédiat après-guerre, les Français ont confondu reconnaissance envers leurs sauveurs et nécessité d'adopter la langue de leurs sauveurs. Avec le concours aveugle de trop de Français, la France a été placée par ses sauveurs dans un état d'occupation à cet égard, dans sa vie scientifique et universitaire. Pour elle et pour les pays de la Francophonie qui la regardent attentivement et qui voudraient voir en elle un modèle, c'est une catastrophe.

Si de Gaulle avait su, s'il avait su ce qui se préparait, cette catastrophe serait-elle survenue? Un article, dont Science et Francophonie publie une première tranche dans le présent No 29, pose la question plus qu'il ne tente d'y répondre. Le fait est: à cause de l'importance du plan linguistique, la France est devenue une dépendance des États-Unis.

La Rédaction.

Science et Francophonie No 29, janvier 1990.

Table des matières

Si de Gaulle l'avait su!

(Joliot, l'atome et la Francophonie) (À suivre)..... 3 - 16

Merci à Monique Bordry, Laboratoire Saturne à Saclay, pour plusieurs photos reproduites dans cet article.

**Manifestez
votre adhésion
au Projet DDA.**

(Droits des auteurs scientifiques)

**Le 23 mars, déposez une
couronne portant ces mots:**

Pasteur parlait français.

Appuyez la LISULF.

**"Donnez,
SVP, adressez votre
cotisation.**

c'est le seul moyen d'aider!"

Science et Francophonie. Périodique qui paraît 4 fois l'an, distribué gratuitement aux membres de la LISULF, Ligue internationale des scientifiques pour l'usage de la langue française, 1200, rue Latour, Saint-Laurent (Québec) H4L 4S4. Téléphone: (514) 747 2308, téléfax: (514) 748 6954. Publié par PUM sous l'autorité du Conseil d'administration de la LISULF. Les articles signés n'engagent que leurs auteurs. Réd. en chef: P. Demers. Adhésion: envoyez 25 \$ ou communiquez. Frais de publication: 50 \$ per page, gratis pour les membres. Dépôt légal: 1er trimestre 1990 BN Québec, BN Canada, dépôt BN France, Belgique, Genève, Vaud. INSN 0825 9879.

P. 2, Science et Francophonie No 29, janvier 1990.

Si de Gaulle l'avait su!

(Joliot, l'atome et la Francophonie).

Résumé. Joliot et ses collaborateurs, découvrant, en 1939, la possibilité d'obtenir de l'énergie par une réaction en chaîne à partir de l'uranium, continuaient une tradition française remontant à une observation photographique de Becquerel de 1858 et à une expérience de Curie de 1896. Quel fut le sort de cette découverte? Tous le savent: par leur mainmise sur l'atome, les Américains installèrent l'hégémonie politique, militaire et linguistique des Anglo-Saxons, mettant de côté les principes de transparence essentiels à la vie scientifique. La tradition française fut brutalement interrompue et ne put reprendre qu'avec retards et entraves de la part des pays anglo-saxons. 50 ans plus tard, on cherche à établir un bilan en termes de pertes et de bénéfices, pour les auteurs de la découverte, pour la France, pour le Québec et pour la langue française à travers le monde. Ce bilan est catastrophique.

Une tradition française.

On peut faire remonter l'histoire de l'énergie nucléaire à certaines expériences de photographie, faites par Abel Niepce de Saint-Victor, cousin de Nicéphore Niepce, l'inventeur de la photographie. Il nota en 1858 que les sels d'uranium noircissent les plaques sensibles. Henri Becquerel, à la suggestion de Henri Poincaré, refit les expériences et reconnut, en 1896, qu'il s'agissait d'un rayonnement spontané: il avait découvert la radioactivité. Pierre et Marie Curie découvrirent le radium et le polonium, éléments radioactifs, en 1898.

En 1903, Pierre Curie mesurait la chaleur dégagée sans arrêt par le radium et, en recevant le Prix Nobel, il déclarait à propos de l'énergie mise en jeu dans la transformation des atomes: "Je suis de ceux qui pensent que l'humanité tirera plus de bien que de mal des découvertes nouvelles".

Ayant découvert la radioactivité artificielle, Frédéric Joliot, devenu le gendre de Pierre Curie, déclarait dans son discours de réception du Prix Nobel en 1935: "des chercheurs brisant ou construisant des atomes à volonté, sauront réaliser des réactions nucléaires en chaînes explosives. Si de telles transmutations arrivent à se propager dans la matière, on peut concevoir l'énorme énergie utilisable qui sera libérée".

Les publications décisives sont datées du 7 mars et du 7 avril 1939. Halban, Joliot et Kowarski y annoncent que la fission de l'uranium produit des neutrons, qu'elle en produit plus qu'elle n'en consomme, et qu'elle en produit plus que deux. (1, 2) La condition pour réaliser une réaction en chaîne était donc disponible. Les trois auteurs et Francis Perrin prirent des brevets. (3) De ces brevets, trois étaient secrets et en association avec le CNRS (alors la Caisse nationale de la recherche scientifique), datés du 1er et du 4 mai 1939. Un autre est daté d'avril 1940.

(1), (2), (3), (4), etc: voyez les références à la fin de l'article complet.

Français à l'étranger.

Entre-temps, la guerre avait été déclarée officiellement, le 1er septembre 1939, par la France et l'Angleterre. L'invasion de la France ne se fit qu'en mai 1940 et, à cette occasion, Halban et Kowarski passèrent en Angleterre avec un précieux stock d'eau lourde, qui allait servir, à Cambridge, à des expériences prévues de concert avec Joliot. Mettant en jeu cette eau lourde et de l'uranium, ils démontrèrent avec une quasi-certitude, en décembre 1940, la possibilité de réaliser une pile, génératrice d'énergie atomique. Ils prirent des brevets en Angleterre.

"L'atome ne se partage pas".

Le titre ci-dessus, de Gérard Bonnot, (4) décrit bien ce qui se passa par la suite. Les deux Français voulurent intéresser les Anglais et ceux-ci acceptèrent. Puis les Américains voulurent un partage des connaissances avec les Anglais, qui refusèrent. Mais la situation changea rapidement. Les Américains prirent le projet en mains et ne voulurent pas mettre en commun recherches et réalisations avec les Anglais. De désespoir, les Anglais décidèrent que, même sans le plein concours américain, le Canada leur était accessible; ils y créèrent, fin 1942, un laboratoire où nos deux Français déjà mentionnés, ainsi que trois autres déjà en Amérique du Nord, trouvèrent à s'occuper. Ils choisirent Montréal, métropole francophone et internationale attrayante pour les Européens qui allaient s'y rassembler.

»»»

»»»

Il y eut cinq Français à ce laboratoire: Halban et Kowarski déjà mentionnés, Pierre Auger, Bertrand Goldschmidt et Jules Guéron. Ils furent l'objet de suspicions constantes de la part des autorités américaines du projet Manhattan dirigé par le Général Leslie Groves, et on songea même à les interner, de crainte que leurs connaissances puissent servir aux ennemis des Américains, c'est-à-dire aux Allemands ou même aux Soviétiques pourtant alliés mais rivaux des Américains.

Les Américains redoutaient aussi la rivalité de la France. Avec leurs cousins d'Angleterre ou leurs bons voisins du Canada, ils se sentaient un peu plus en confiance, mais ils n'avaient aucune volonté d'une mise en commun de leurs connaissances avec la France ni, bien sûr, avec les autres pays. C'était déjà le Club atomique, un partenariat de trois pays anglo-saxons.

Vassalisation de la France.

Les grandes réserves des Américains à l'égard des Français contrastent avec l'émouvante générosité qu'ils ont manifestée envers la France, dont témoignent les grands cimetières militaires américains marquant les territoires du nord de la France et de la Belgique. Ce contraste permet de douter de la pureté de leurs intentions: voulaient-ils libérer la France ou la conquérir? De Gaulle ne voulait pas que la France fut mise en tutelle. (5)

Le Projet français...

Les sentiments anti-français des Américains se manifestèrent à plusieurs reprises. En refusant l'accès à des renseignements et à l'uranium, ils gênèrent et retardèrent de plusieurs années le démarrage du projet d'énergie atomique créé en France après la libération (qui eut lieu le 25 août 1944) et après la reddition de l'Allemagne nazie, (le 8 mai 1945). Ce

projet fut mis en marche le 3 janvier 1946, après avoir été créé, sous le nom de Commissariat à l'énergie atomique CEA, le 18 octobre 1945.

... et le vol américain.

Entre autres exemples de malveillance de la part des forces armées américaines, celles-ci s'emparèrent de force, à la pointe des mitrailleuses, d'un stock de 31 tonnes d'un composé d'uranium gardé en sécurité à Toulouse, qui était aux mains des Forces françaises de l'intérieur. Elles l'enlevèrent aux Français et, l'ayant chargé à Marseille, l'emportèrent aux États-Unis. C'était le 11 octobre 1944. De Gaulle avait décrété la mobilisation générale sur le territoire français libéré, depuis juin 1944.

Le projet français a obtenu un succès immense, puisque la France a devancé tous les pays du monde dans la production d'électricité par des centrales nucléaires. Plus de 70 % de son électricité est d'origine nucléaire. La France a donc pris sa revanche sur les Américains, dont l'industrie nucléaire connaît des difficultés, dans le domaine civil comme dans le domaine militaire. On peut dire que la France a maintenant repris, à ce point de vue, le cours de sa tradition remontant à 1858, au point de vue des applications de la découverte de 1939. À quel prix, c'est ce que nous allons voir.

Belgique.

La Belgique, pays de la francophonie, fut envahie le 10 mai 1940. Avant cette date, deux industriels belges, Gustave Lechien et Edgar Sengier, administrateurs de l'Union minière du Haut-Katanga, située au Congo, alors colonie belge, apportèrent une aide, qui devait se révéler significative pour le projet français d'après-guerre. Ils expédièrent, en mai 1939 puis en mars 1940, un total de 8 tonnes d'oxyde

d'uranium. Ce stock fut caché aux Allemands et, retrouvé au Maroc, il permit, en 1946, le démarrage des travaux du CEA de France.

Québec.

Le Canada était désigné, pour les gouvernants anglais, comme partie de l'Empire et voisine des États-Unis, pour recevoir le laboratoire qu'ils voulaient créer. C'est le Ministre canadien Clarence Decatur Howe qui se chargea de l'accueillir dans le plus grand secret. Parmi ses collègues du Gouvernement d'Ottawa, seul le 1er Ministre Mackenzie King fut mis dans le secret, à l'exclusion des autres membres du cabinet.

Le Québec s'est donc trouvé sur le chemin de l'atome politiquement britannique, et scientifiquement français et international, à cause de l'affection de Halban pour la Francophonie, pour qui il était naturel de choisir Montréal, par ailleurs noeud de communications et métropole. Quant au choix de l'Université de Montréal pour loger le laboratoire, ce fut un Français, Henri Laugier, professeur à cette université, qui indiqua qu'elle possédait de grands espaces disponibles partiellement aménagés.

Quand vint le moment d'installer une usine atomique au Canada, le Canadien George Laurence avait repéré deux sites acceptables: Chalk River, anciennement nommée Rivière à la Craie par Champlain, sur l'Outaouais en Ontario, et un autre sur le Saint-Maurice au Québec. Le site québécois fut rejeté par le Gouvernement canadien, l'une des raisons étant la possibilité que le Québec devienne éventuellement indépendant. Même le site ontarien fut critiqué pour une question de frontière avec le Québec. En effet, le Québec et l'Ontario ne sont séparés, à cet endroit, que par la rivière des Outaouais large d'une centaine de mètres. Voyez (6).

»»»

»»»

La bombe.

Il est inutile de décrire ici les succès nucléaires des Américains, obtenus grâce à leur organisation industrielle, grâce au génie de quelques savants juifs européens qu'ils avaient accueillis, et surtout, grâce à un extraordinaire déploiement de discipline et de fierté nationale. Les premiers travaux des Français en France et en Angleterre leur ont servi de point de départ, mais les travaux du Laboratoire de Montréal, dont ils étaient informés dans tous les détails, leur furent parfaitement superflus dans l'obtention de la bombe.

Le 6 août 1945, la bombe de Hiroshima faisait ses ravages et le monde entier apprenait la puissance incontestable des États-Unis. La déclaration du Président Truman annonça une domination mondiale, au nom de Dieu qui a confié aux Américains la mission de défendre le bien contre le mal.

"Nous devons nous constituer gardiens de cette nouvelle force afin d'empêcher son emploi néfaste et afin de la diriger pour le bien de l'humanité. C'est une terrible responsabilité qui nous est échue. Nous remercions Dieu qu'elle soit venue à nous plutôt qu'à nos ennemis et nous prions pour qu'il nous guide pour l'utiliser dans Ses voies et dans Ses buts."

La politique du secret.

On peut noter que le discours de Truman ne suggère aucune mise en commun généreuse mondiale du capital que constitue l'arme nucléaire. Il affirme un égoïsme sacré, qui devait aller jusqu'à l'exécution, en 1953, en plein temps de paix, des époux Rosenberg accusés d'espionnage au profit de l'URSS. Ceux-ci protestèrent de leur innocence jusqu'au bout.

À la vérité, n'ayons pas trop de regrets que le Ciel ait voulu faire échoir tant de puissance dans cette République d'Amérique du Nord. S'il avait préféré certains autres pays moins imbus de morale, le monde aurait peut-être connu pire...

De toute façon, on peut dire que la logique des découvertes scientifiques préparait pour la France un rôle historique qui lui fut usurpé à cause de la guerre et au bénéfice des Anglo-Saxons.

Quant aux craintes et aux précautions des Américains concernant fuites et espionnage vers l'Allemagne ou vers l'URSS, de la part des Français, elles furent vaines. Les espions se trouvèrent en fait chez des Anglo-Saxons: May, Fuchs et Greenglass, sans parler des époux Rosenberg, vraisemblablement innocents, et de Pontecorvo, qui, en 1950, abandonnant son passeport canadien, filait d'Angleterre en URSS. D'ailleurs, les Soviétiques avaient un projet en marche et ils eurent la bombe en septembre 1949. Les préventions américaines apparaissent maintenant comme ridicules et comme une tache dans leur histoire.

Quand la bombe H (la bombe à hydrogène) des Soviétiques éclata, en novembre 1955, elle suivait de trois ans la 1ère bombe H des Américains, et d'un an seulement la deuxième bombe H des Américains. L'analyse des effets de la bombe H des Soviétiques convainquit les Américains que l'espionnage n'était pas le principal facteur du succès des Soviétiques, ces derniers ayant découvert des techniques originales.

Le discours de Truman en 1945 fut suivi de restrictions considérables à la diffusion des connaissances scientifiques, acquises ou futures, dans le domaine fondamental de la connaissance de la matière.

Les restrictions.

Les Américains imposèrent même des restrictions à l'acquisition des connaissances. L'épisode des 5 cyclotrons des universités japonaises, en novembre 1945, est célèbre. Ils démontèrent et jetèrent dans l'Océan Pacifique ces cinq cyclotrons, instruments pesant plusieurs tonnes, servant à accélérer les particules. L'un de ces appareils avait été acheté aux États-Unis, et le commandement suprême avait autorisé leur usage, le restreignant cependant aux recherches bio-médicales.

Alors que des événements historiques tels qu'une naissance ou un meurtre peuvent être cachés indéfiniment à autrui s'il n'y a pas eu de témoins, il n'en est pas de même des secrets de la nature, surtout pour ce qui est des propriétés de la matière inanimée qui est la même partout.

Les restrictions imposées par la force à la libre diffusion des connaissances scientifiques, pour des motifs politiques, militaires ou industriels, sont contraires au véritable esprit scientifique. Pierre et Marie Curie ne voulurent pas prendre de brevets sur le radium et la radioactivité, afin que tous puissent en profiter.

Tribunaux secrets d'aujourd'hui.

On peut voir un héritage des méthodes autoritaires en matière de science, dans la pratique du secret qu'imposent les revues dites de pointe d'aujourd'hui. Les manuscrits sont jugés par des juges anonymes, dont l'identité n'est pas dévoilée aux auteurs. La plupart de ces revues de pointe sont contrôlées par des Américains éminents. Rémy Chauvin s'est élevé contre cette pratique. (7) Surtout en cas de refus

»»»

»»»

du manuscrit soumis, c'est un moyen précieux, la discrétion étant assurée, pour un collègue éminent de bénéficier, pour ses propres travaux, de la lère connaissance de ce que l'auteur du manuscrit a découvert et, même, de retarder la notoriété d'un compétiteur gênant.

Club Atomique (1945-1964)...

Un club est un cercle fermé, d'accès limité, qui réunit des amis de coeur ou de nécessité, ou du moins des partenaires, croyant avoir besoin les uns des autres et qui veulent exclure les tiers. Ce fut le cas du club atomique. Son origine remonte à 1943. Il était entièrement anglo-saxon, résultant de l'accord de Québec signé par Churchill et Roosevelt, le 19 août 1943, accord qui conduisit à la création d'un comité tripartite situé à Washington, où le Canada avait obtenu un siège, occupé par C. D. Howe, anglo-saxon.

Mais pour le public, ce Club Atomique ne devait apparaître qu'en août 1945. Dominé par son doyen et fondateur l'Oncle Sam (Hiroshima, 6 août 1945), on y trouva John Bull (dès 1943 et Montebello, 3 octobre 1952), puis vint l'Ours soviétique (automne 1949), et finalement Marianne la Française (Reggan, 13 février 1960). Le Canada y joua un rôle effacé de satellite à la fois des Anglais et des Américains. Il renonça dès le début aux applications militaires, mais il possède la bombe par personnes interposées: il possède "le parapluie nucléaire".

Selon la nomenclature de Goldschmidt, (8) on cessa de parler d'un club lors des explosions de la Chine (Sin-Kiang, 15 octobre 1964) et de l'Inde (1974), et des potentialités d'Israël. Il y aurait eu trop de partenaires et les prétentions de cordialité mutuelle auraient été trop artificielles.

...Club Atomique (1953)...

Mais un autre club atomique, plus discret, plus durable et un peu plus démocratique que celui de 1945, a pris la relève de celui-ci, avec la création en 1953 du CERN, Laboratoire européen de recherches nucléaires et avec la création d'un réseau d'information privilégiée. Donnant donnant: le chercheur atomiste donne et reçoit une information promptement par télématique et par des prépublications s'il est membre du club. Il connaît les résultats, avant leur parution dans une revue scientifique accessible à tous. Cela rappelle le délit d'initié: les membres du club sont avantagés dans la course aux découvertes et aux réputations.

Transparence et démocratie partielles, puisque ce réseau est un club, exclusif par sa définition même, et parce qu'il impose un asservissement linguistique exclusif à l'anglais. Un domaine important de la découverte contemporaine, celui de la structure de la matière, se trouve accaparé au bénéfice des Anglo-Saxons et de leurs amis.

... et domination mondiale.

Le Club Atomique (1953), étape de l'histoire de l'atome, contribue à l'asservissement linguistique en faveur de l'anglais et à la domination américaine. Mais il n'est qu'un instrument parmi d'autres intervenant aux mêmes fins et se confortant mutuellement: l'anglais en science appuie l'anglais dans la chanson et réciproquement. Signalons "La conquête des esprits", (9) livre qui décrit les activités culturelles des deux agences des États-Unis CIA et USICA, mais qui ne s'arrête pas à l'aspect linguistique.

Fortes de la réputation de l'atome, les garnisons américaines n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche pour être écoutées. Leur présence persuade naturellement de l'importance de

communiquer en anglais. Au début de 1990, on évaluait à 250.000 hommes les effectifs américains en Europe.

Le répertoire postal des États-Unis nous fait connaître près de 600 codes à 5 chiffres dirigeant la correspondance vers leurs bases militaires dans le monde entier et, par le fait même, signalant leur existence. Exemple: Paris, France: 09777; Terre-Neuve Canada: 09597, etc. (9) Voyez ci-dessous.

Bureaux de poste militaires des États-Unis. (Un souligné marque les pays de la Francophonie).
Açores,
Algérie, Allemagne,
Angleterre, Antarctique, Antigua,
Arabie saoudite, Argentine,
Australie, Bahamas, Bahrein,
Belgique, Bolivie,
Bésil,
Canada, Chili, Corée, Costa Rica, Cuba, Danemark,
Égypte, El Salvador,
Équateur, Espagne, Finlande,
France, Grèce, Groënland,
Guam, Guatemala, Honduras,
Hong-Kong, Indonésie, Islande,
Israël, Italie, Japon, Kenya,
Libéria,
Maroc, Nicaragua, Norvège,
Nouvelle-Zélande, Panama,
Paraguay, Pays-Bas, Pérou,
Philippines, Porto Rico,
Portugal, République Dominicaine,
Seychelles, Singapour,
Soudan, Thaïlande, Turquie,
Uruguay, Vénézuéla,
Zaire.

"One World or None" (Un monde unifié ou le néant), disait un manifeste aux États-Unis en 1945, au début du premier Club Atomique. Il prêchait l'unification du monde par l'usage de l'anglais. La même idée fut reprise en 1984.

»»»

»»»

C'était aux Jeux Olympiques de San Francisco, dans une chanson intitulée: "One World" (Un monde unifié). Un vidéo la présentait chantée sous la Tour Eiffel, au pied d'un moulin à vent des Pays-Bas, devant une pagode Japonaise, etc. On la montrait chantée partout, en anglais, prêchant encore l'unification du monde, par l'usage de l'anglais.

Quant à certains adversaires des explosions nucléaires, françaises et autres, ils ne s'appellent pas "Paix verte", ils s'appellent du nom anglais "Greenpeace", suggérant que l'usage de l'anglais est indispensable pour deux bonnes causes, la paix et l'écologie.

Les livres blancs.

Des livres blancs furent publiés en août 1945, après l'explosion de Hiroshima, par les Américains, par les Anglais et par le Canada. Ils rendent inégalement justice à Joliot et aux Français, seul le livre des Anglais relatant fidèlement les faits. Les Français ne publièrent pas de tel livre. On peut en chercher l'équivalent dans les livres de Bertrand Goldschmidt, livres que nous avons abondamment utilisés. (8, 11) Signalons l'oeuvre de l'Américain Spencer Weart, qui décrit bien le rôle des Français dans la découverte de l'énergie atomique. (12)

Le sort de Joliot.

Pour ce qui est des bénéfices monétaires de sa découverte, Joliot fut spolié. Lui et ses collaborateurs reçurent des États-Unis, en 1969, un montant symbolique de 35.000 \$, alors qu'en temps de paix, ils auraient pu espérer beaucoup plus. Il était facile pour les Américains de mettre en ligne de compte leurs propres efforts scientifiques et techniques, et de reléguer dans l'ombre, en comparaison, l'apport des inventeurs français.

Pour ce qui est de sa réputation comme découvreur de l'énergie

atomique, elle lui a valu une gloire immense, surtout en Europe, mais cette réputation aurait pu normalement, en temps de paix, lui permettre de réaliser des travaux de recherche scientifique beaucoup plus élaborés dans la voie qu'il avait trouvée. La surveillance allemande restreignait ses activités. La liste de ses publications de recherche originale comprend cependant, après 1940, une bonne douzaine de travaux, dont il est l'auteur seul ou en collaboration. Parmi ses collaborateurs, on note Bovet, R. Courrier, A. Horeau, Irène Joliot-Curie, A. Lacassagne, Poumeau de Lille et Pierre Süe.

Parmi ses autres publications, signalons l'article page 1 du No 1 de la revue Atomes, dirigée par Pierre Süe, intitulé "L'énergie atomique", en 1946. Cette revue changea de nom plus tard pour s'appeler La Recherche. (13)

Joliot communiste.

Or Joliot était communiste depuis 1942, après la torture et l'exécution de deux physiciens: le Résistant Fernand Holweck en 1941 et Jacques Solomon, Résistant et communiste, en 1942. À ce moment, les Soviétiques combattaient les Allemands, et les communistes de France s'organisaient pour combattre les Allemands de l'intérieur.

Fernand Holweck, le spécialiste du vide, l'inventeur de la pompe moléculaire qui porte son nom, n'était pas tout à fait un inconnu au Québec. Vers 1925, il fut sollicité pour prendre la direction d'un Département de physique dans la toute nouvelle Université de Montréal, fondée en 1921. Pour des raisons personnelles, il ne put venir et ce fut le Québécois Ernest Gendreau qui assura cette direction. Il fut remplacé par le Français Marcel Rouault en 1946.

Joliot, qui fit partie de la Résistance en 1944, devenu le premier personnage du CEA dès sa fondation en 1946, fut glorifié et exploité par le Parti

communiste. Il prit, en mars 1950, la tête du mouvement de Stockholm pour la paix, qui obtint 500 millions de signatures en faveur de l'abolition de la bombe atomique, mouvement pro-soviétique, malgré la première explosion soviétique de septembre 1949.

Pour les communistes, Joliot était un héros et il devint un martyr lorsqu'il fut renvoyé de son poste à la tête du CEA par le Ministre Georges Bidault, le 26 avril 1950.

Follement acclamé, le 5 avril 1950, devant le XIIe congrès du Parti communiste français à Gennevilliers, Joliot avait provoqué le Gouvernement français:

"Jamais les scientifiques progressistes, les scientifiques communistes, ne donneront une parcelle de leur science pour faire la guerre contre l'Union soviétique. Et nous tiendrons ferme, soutenus par notre conviction qu'en agissant ainsi, nous servons la France et l'humanité tout entière".

Cette déclaration de Joliot reprenait l'idée du Secrétaire général du PC Jacques Duclos: "Tout homme de progrès a deux patries, la sienne et l'Union soviétique".

[Sur un registre très différent, la citoyenne américaine Joséphine Baker s'était fait applaudir, vers 1930, pour avoir proclamé plusieurs fois, seins nus et cheveux au vent: "J'ai deux amours, mon pays et Paris". Les Présidents américains Coolidge et Hoover n'avaient pas protesté, le Président français Gaston Doumergue non plus].

Les enthousiasmes de Joliot, d'Aragon et de plusieurs autres intellectuels français épris de liberté, pour un

»»»

»»»

régime aussi oppresseur et sanguinaire que celui de Staline, paraissent relever de l'utopie et de la désinformation. Les sympathies communistes de Joliot s'expliquent par sa triple opposition: à l'occupation allemande, à la domination américaine sur la France et à la bombe. Son aveuglement s'explique par l'adulation dont il était l'objet.

Dans le climat politique de 1990, alors qu'Américains, Français et Soviétiques fraternisent, une telle déclaration de Joliot n'aurait pas sa raison d'être. Sa déclaration de 1950 peut ainsi passer pour prophétique mais, en 1950, elle était provocante. Le Gouvernement français n'avait pas le choix, il fallait destituer Joliot. Les Américains et les communistes jubilaient, la France et surtout Joliot y perdaient.

Dans son zèle pro-communiste, Joliot fit un grand nombre de nominations partisans au CEA. De la sorte, bien des non-communistes valables et bien des espérances légitimes furent sans doute frustrés.

Fierté française.

Il ne fait pas de doute que la France s'est conduite avec un sens aigu de sa fierté nationale vis-à-vis des Anglais. En juin 1940, pendant l'exode des Français fuyant Paris, on raconte que Churchill arriva par avion à Orléans et proposa au Gouvernement français, dirigé par Paul Reynaud, de créer un Gouvernement unique conjoint France Angleterre. Reynaud refusa, le 16 juin 1940 et Churchill repartit bredouille.

Le 3 juillet 1940, à Mers-el-Kébir devant Oran en Algérie, les Anglais ont tiré sur les navires français qui refusaient leur ultimatum: se joindre à la marine britannique ou appareiller pour l'Angleterre. Le navire Bretagne brûla et près d'un millier de marins français périrent.

Quant aux manifestations de la fierté française vis-à-vis des Américains, voyez les divergences entre De Gaulle et Roosevelt exposées par Lacouture.(5)

Mais la fierté française ne comprend pas toujours la fierté pour l'usage de la langue française.

Virage vers l'anglais.

Les deux Français, parvenus en Angleterre en 1940, rencontrèrent le Colonel René Mayer de la France libre puis se tinrent à l'écart de celle-ci.(8, p. 142) Finalement employés par les autorités britanniques, polyglottes, ils utilisèrent naturellement l'anglais pour leurs relations officielles. Cet usage se transporta, en 1943, au laboratoire de Montréal, peuplé surtout de Britanniques et de Canadiens de langue anglaise, si l'on excepte le personnel subalterne.

Ces Français parlaient français entre eux et le français était la langue commune entre tous les scientifiques d'Europe continentale présents au Laboratoire de Montréal. Outre les cinq Français, on y trouvait les Autrichiens Friedrich et Franz Paneth, le Hongrois George Placzek et l'Italien Bruno Pontecorvo. Mais dès qu'il se trouvaient en présence d'un Canadien (de langue anglaise) ou d'un Britannique, la conversation virait à l'anglais. Les rapports, destinés aux autorités du Canada et des États-Unis, étaient obligatoirement en anglais.

Moins naturel apparaît le choix de Halban, Joliot et Kowarski, en 1939, d'adresser leurs deux communications qui firent époque, à la revue anglaise Nature. N'avaient-ils pas, à Paris même, accès aux Comptes rendus de l'Académie des sciences, hebdomadaire publiant rapidement, en français, les notes soumises par l'intermédiaire d'un membre de l'Académie? (Leur article en collaboration avec Francis Perrin parut

dans le Journal de physique et le Radium).(1, 2, 3)

Selon Weart, ce fut à cause d'une figure, dont la publication aurait pu retarder la parution dans les Comptes rendus. Une autre version, que l'auteur tient probablement de Kowarski, se base sur les jours de la semaine. Lorsque la communication aux Comptes rendus est imprimée, elle porte la date du lundi, jour de la présentation devant l'Académie des sciences. Leur manuscrit était prêt le mardi 8 mars. La date de réception signalée par Nature pouvait être dès le lendemain, mercredi 9 mars, antérieure à la date du lundi suivant, 14 mars. Les auteurs gagnaient donc 5 jours. Ce mardi 8 mars, Kowarski alla au Bourget pour porter l'enveloppe à l'avion partant vers l'Angleterre.

Il fallait, de préférence, parler anglais avec les dirigeants américains. Ainsi, on peut faire remonter aux deux scientifiques français exilés l'acceptation de l'anglais comme langue scientifique par les autres scientifiques français pendant la guerre, acceptation dont les conséquences persistent de nos jours.

Frédéric Joliot et Irène Joliot-Curie, ne parlant pas anglais, se trouvaient désavantagés (de même Henri Laugier), selon Goldschmidt.(8, p. 42, 11, pp. 41, 297, 430) Ce sont les seules remarques d'ordre linguistique qu'on a pu trouver dans les livres de cet auteur. Joliot et sa femme apparaissent, dans cette histoire, comme des héros non seulement de la France et de la découverte scientifique, mais aussi de la langue française. Dans les sympathies pro-communistes de Joliot, les scientifiques américains ont trouvé un argument de plus contre la langue française.

»»»

»»»

Canada, pays de la Francophonie?

En 1942, le Canada accueillait cinq Français, parmi lesquels deux auteurs de la découverte, fondés de pouvoirs de Joliot. Qu'a fait le Canada pour affirmer le caractère francophone de l'entreprise et pour assurer la participation politique des Francophones du Canada?

Le Canada ne fit exactement rien à cet égard. "Le Canada", dans cette affaire, cela se résume, pour l'histoire, à deux ministres du cabinet d'Ottawa: C. D. Howe et W. L. M. King. Les autres ne savaient rien. Les ministres francophones qui représentaient les Canadiens-français et les Québécois dans ce cabinet ne savaient rien. Entre juin 1942 et août 1945, époque durant laquelle régnait le secret sur l'existence du Laboratoire de Montréal, voici ces ministres francophones: Ernest Bertrand, Alphonse Fournier, Léo Richer LaFlèche, Paul J. J. Martin, Joseph Enoil Michaud et Louis Stephen Saint-Laurent.

Ce dernier fut pourtant le bras droit du 1er Ministre William Lyon Mackenzie King. Il fut élu en remplacement de Ernest Lapointe, décédé, et dans le même comté que lui, dans la ville de Québec, en 1941. Il joua un rôle de premier plan pour faire accepter la conscription déguisée (le "volontariat obligatoire"), à la population francophone. C'est ainsi qu'eut lieu le désastreux débarquement de Dieppe, le 18 août 1942.

La biographie officielle de Louis S. Saint-Laurent ne mentionne même pas la question du Laboratoire de Montréal et la participation du Canada au projet conjoint avec les États-Unis et l'Angleterre. (14) Saint-Laurent n'en fut informé qu'en août 1945.

Cette opinion se trouve confirmée par des passages de deux auteurs. (11, 15) Pour le meilleur comme pour le

pire, Howe et King prirent donc sur eux tout ce qui se faisait en secret au sujet de l'atome au Canada, et leur politique fut purement anglo-saxonne.

Ce qui s'était fait en secret se continua en demi-secret à partir d'août 1945. L'énergie atomique au Canada et au Québec était lancée selon les idées de Howe et de King. Saint-Laurent laissa faire et il laissa faire dans la suite, aussi bien que ses 5 collègues canadiens-français.

Les Francophones du Québec et du Canada avaient donné leur confiance à ceux qu'ils avaient élus dans le système politique d'alors: leurs impôts servirent à défrayer une entreprise sur laquelle ils n'eurent aucun contrôle puisqu'il fut décidé en haut-lieu qu'ils n'en sauraient rien.

Une politique francophone de la part d'Ottawa aurait pu se pratiquer, avec la participation du Québec. Elle aurait permis de réclamer pour la France un rôle politique à la mesure de l'importance des découvertes de Joliot. Elle aurait conduit à l'usage de la langue française dans l'entreprise. Elle aurait assuré aux Québécois une pleine connaissance de ce qui se passait chez eux, avec la possibilité pour eux de décider de ce qu'ils voulaient faire dans cette entreprise.

La population du Québec et la population francophone du Canada ne furent guère mieux traitées, à l'époque, que celles de Bikini ou d'Eniwetok: on avait besoin du territoire comme champ d'opérations. De plus, on avait aussi besoin des impôts et de percepteurs d'impôts, et de soldats pour les débarquements en Europe.

Quant aux politiciens du Gouvernement du Québec, les journaux les ont renseignés en même temps qu'ils renseignaient les politiciens de Patagonie et de Zanzibar.

Énergie atomique du Canada Ltée.

Il ne faut pas s'étonner si les Québécois, mis au courant après coup de ce qui s'était passé chez eux, regardent aujourd'hui avec méfiance ou indifférence EACL Énergie atomique du Canada Limitée, qui a pris la succession du laboratoire de Montréal.

Le personnel d'EACL est à 94,6 % anglophone, les employés francophones, formant 5,4 % du total, étant surtout des subalternes. EACL emploie 4200 personnes dont 225 francophones répartis comme suit: 10 au siège social, 131 dans les laboratoires de recherche et 84 aux opérations CANDU. Elle compte 8 ingénieurs francophones. Elle emploie 38 spécialistes francophones, parmi lesquels on compte 3 physiciens, 1 chimiste, 2 autres scientifiques, 14 techniciens et 18 technologues. (16)

Cette compagnie "de la Couronne britannique" coûte cher chaque année au contribuable francophone du Canada et du Québec. Son budget annuel est de l'ordre de 300 millions de \$ Canada. Ce montant peut se mettre en parallèle avec les dépenses, voisines de 2 milliards de \$ E.-U., qui ont permis aux Américains de fabriquer la tête bombe.

L'énergie atomique est pratiquement inutile au Québec, abondamment pourvu d'hydro-électricité. L'unique centrale atomique au Québec, Gentilly II, contribue 4 % de la consommation d'électricité du Québec. Elle a coûté 1.300 millions de \$ Canada. Le Québec n'ayant pas d'uranium sur son territoire et ne pouvant d'ailleurs pas échapper au contrôle des Américains en pareille matière, c'est une mesure de prudence élémentaire pour un Québec orienté vers l'indépendance, de ne pas se placer d'avance à la merci de son voisin du Sud. Il a des raisons politiques de ne pas investir dans le nucléaire pour assurer son approvisionnement énergétique.

»»»

>>>>

EACL se rend par contre utile aux provinces d'Ontario avec 18 réacteurs et du Nouveau-Brunswick avec un réacteur. Elles y trouvent la source respectivement de 90 % et de 30 % de leur électricité.

En définitive, l'énergie atomique au Canada, techniquement inutile et fardeau fiscal pour le Québec, fut un dommage politique pour les Francophones du Québec et du reste du Canada. Son installation et son développement ont donné au Gouvernement d'Ottawa une occasion d'appliquer, par l'usage discrétionnaire des fonds publics pendant une longue période, une politique qui a diminué les Francophones par rapport aux Anglophones.

Cette politique a encore ajouté à la disproportion entre le pouvoir d'Ottawa et le pouvoir du Québec. Elle a eu des retombées dans l'éducation au Québec, compétence exclusive du Gouvernement du Québec. Le monde universitaire du Québec et du Canada fut encore davantage assujéti au Gouvernement d'Ottawa par l'intervention de ce dernier dans l'enseignement et la recherche nucléaire. Une politique appliquée aux Francophones ne peut être à leur bénéfice que si elle est conçue et appliquée par les Francophones eux-mêmes.

Dans la perspective de la Francophonie mondiale de 1990, on peut regretter que les Français, initiateurs du laboratoire de Montréal, n'aient pas établi davantage le contact avec les Francophones au pouvoir au Québec et au Canada. Leurs engagements vis-à-vis de leur employeur britannique les en empêchait. Eussent-ils été rattachés plus intimement à l'autorité de la France libre, que les choses auraient pu être différentes.

Francophobie.

Si les Américains tels que le tout-puissant Général Groves avaient été moins xénophobes, ils auraient pu éviter de graves dommages. C'est ce que le Prof. Nils Bohr, avec toute son autorité, voulut faire comprendre à Roosevelt et à Churchill, en suggérant un échange limité avec les Soviétiques, il fut évincé et même menacé d'emprisonnement par Churchill.

Quant à la francophobie américaine, l'auteur du présent travail peut apporter une anecdote, qu'il décrit de mémoire après 40 ans

"Étant dans mon laboratoire comme professeur à l'Université de Montréal, je fus sollicité téléphoniquement par un avocat de New-York. Il voulait me rencontrer au sujet de Joliot. Naturellement, j'acceptai et, le lendemain, j'étais son invité à déjeuner dans un restaurant de Montréal, en compagnie d'un autre avocat venu avec lui."

"Il m'expliqua son dessein. Il était chargé de défendre les intérêts de Joliot et de ses collaborateurs dans l'affaire de ses brevets, auprès du Gouvernement américain, peu enclin à reconnaître que ces brevets avaient de la pertinence, étant donné que Fermi avait lui aussi trouvé, avec quelques jours de retard sur les Français, plus ou moins la même chose que ces brevets, étant donné que des brevets ne comptaient guère devant le déploiement industriel des Américains. Il s'agissait de démontrer que Joliot, Halban et Kowarski (et Francis Perrin) étaient conscients de l'importance de leur découverte. Je leur dis qu'en effet, même si je n'entrai au laboratoire de Joliot, pour y travailler sous la direction immédiate de Halban, qu'au mois d'août 1939, j'avais bien observé l'excitation qui y régnait. De plus, j'avais reçu des consignes sévères de discrétion concernant l'eau lourde, l'uranium, le béryllium et le graphite."

"J'étais donc disposé à témoigner dans le sens qu'ils souhaitaient et tout allait bien jusqu'à ce moment. Il fut question d'établir un calendrier pour de futures rencontres avec un juge instruisant cette affaire. Mais tout tomba à l'eau quand ils comprirent que, par souci de ma dignité et par souci de la dignité des Français mis en cause, je témoignerais en français. Vous pourrez, leur disais-je, prendre un juge sachant le français ou encore, vous pourrez recourir aux services d'un interprète si le juge ne sait pas le français. Inutile dans ces circonstances, me dirent-ils, après s'être regardés l'un l'autre. Question de bonne foi ou de confiance, me dirent-ils encore, surtout si l'on sait que vous connaissez l'anglais et que vous ne voulez pas vous en servir; un juge sera défiant devant un témoignage donné dans une langue étrangère et ne s'y arrêtera pas."

"Je protestai que cela me paraissait bien singulier: peut-on croire que la justice américaine veut rendre justice à des Français si elle place la langue française et ses usagers en si basse estime?"

"Je sortis de cette rencontre persuadé encore davantage de la prévention des Américains à l'encontre des personnes attachées à l'usage du français. À l'encontre de Joliot par exemple".

Rien d'étonnant, après cette expérience, de lire, sous la plume d'Eisemon et de Rabkin, ce témoignage de dédain envers la langue française:

"After all, if a man is any good, he communicates in English".
(Après tout, un homme ayant quelque valeur s'exprimera en anglais).

Pour apprécier ce témoignage, essayons de le replacer dans son contexte.

>>>>

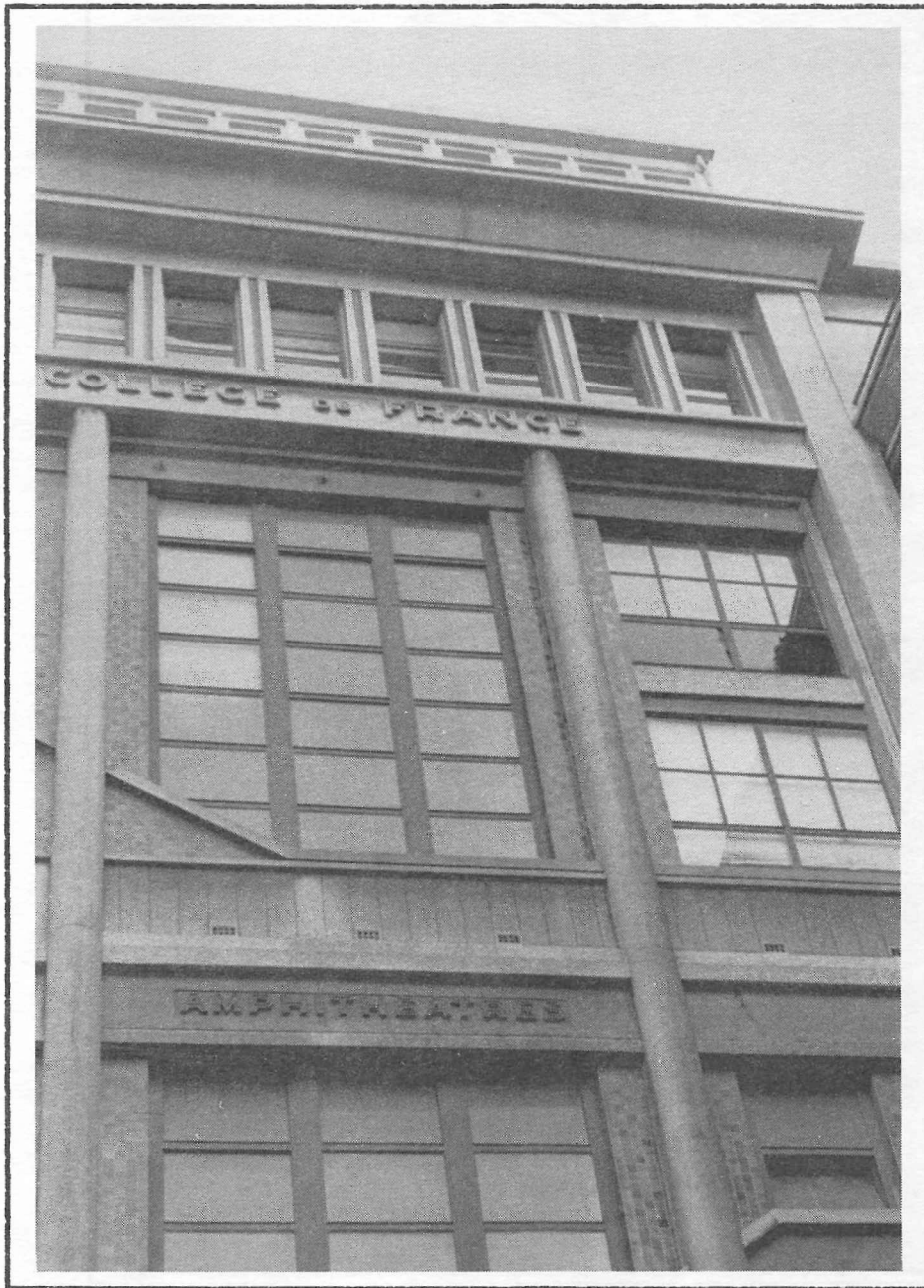


Fig. 1. Voici la façade très cartésienne de l'immeuble où eut lieu la découverte fondamentale pour l'énergie atomique, celle des neutrons émis dans la fission de l'uranium. Ce fut dans le laboratoire de Joliot au Collège de France, Joliot occupant la chaire de Physique et chimie nucléaires Ce laboratoire occupait un étage supérieur, à droite, de cet immeuble, 11, place Marcelin-Berthelot, dans le Vème arrondissement, à Paris. Joliot et ses collaborateurs travaillaient aussi dans un laboratoire à Ivry-sur-Seine en banlieue sud est de Paris, appelé Laboratoire de synthèse atomique du Collège de France, 63, rue Maurice-Gönsbourg. Ce nom vient de ce qu'on se proposait d'y synthétiser des éléments radioactifs artificiels. Kowarski, à propos de cette appellation, faisait volontiers une remarque étymologique: "Comment peut-on synthétiser, c'est-à-dire mettre ensemble des parties pour former un atome, s'il est vrai que l'atome, selon son nom, est insécable"? La remarque dépasse le niveau d'une boutade ou d'une plaisanterie et évoque le problème fondamental, historique et toujours d'actualité: quels sont les constituants ultimes de la matière? - Le laboratoire d'Ivry, hérité de la Société générale d'électricité, est devenu un Laboratoire de biologie cellulaire du CNRS.



»»»

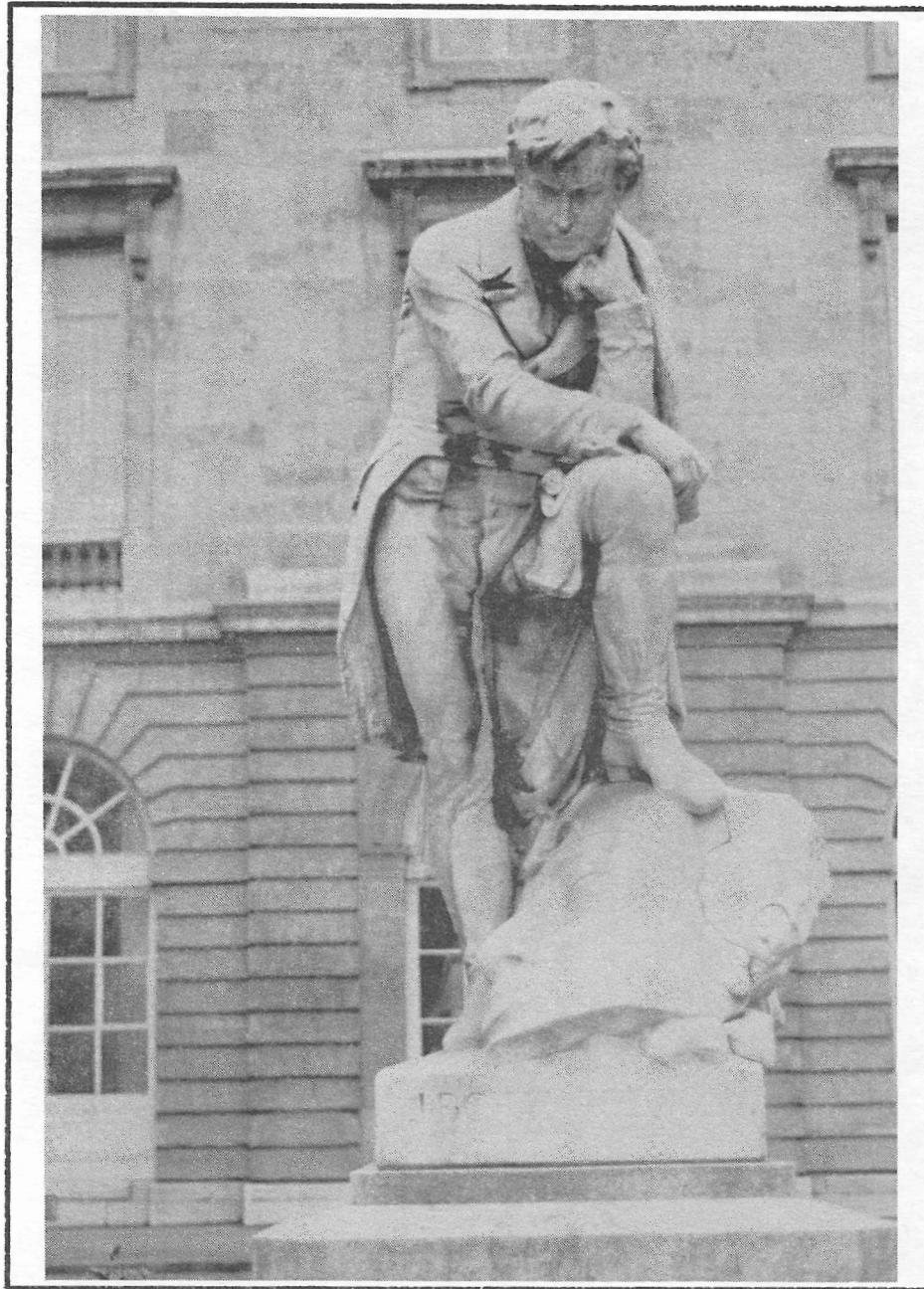


Fig. 2. Au Collège de France, bien avant Joliot, d'autres Français illustres ont œuvré, dans des domaines divers. Dans une cour de cette institution, voici une statue de Jean-François Champollion dit le Jeune (1790-1832), orientaliste qui devint professeur au Collège de France en 1831. Il découvre l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens.

»»»

»»»



Fig. 3. L'aspect paisible et presque mondain de cette scène, dans le cabinet du Ministre Raoul Dautry recevant Joliot (à gauche) et Jacques Allier (à droite), avec la victoire ailée de Samothrace en arrière-plan, n'est qu'une apparence. Jacques Allier, mobilisé dans le Deuxième Bureau, y fut chargé d'une mission périlleuse: celle d'acquérir pour la France, en pleine guerre, le stock mondial d'eau lourde. Cette eau lourde était produite à l'usine de La Norvégienne de l'Azote, à Rjukan, en Norvège. Jacques Allier usa de stratagèmes pour échapper à la surveillance des Allemands, présents en Norvège et sur le point de l'envahir. Il fit mine de s'embarquer sur un avion et en prit un autre. Les Allemands forcèrent le premier avion à atterrir à Copenhague, mais ne trouvèrent rien. (Février 1940, reconstitué en 1947).

»»»

»»»

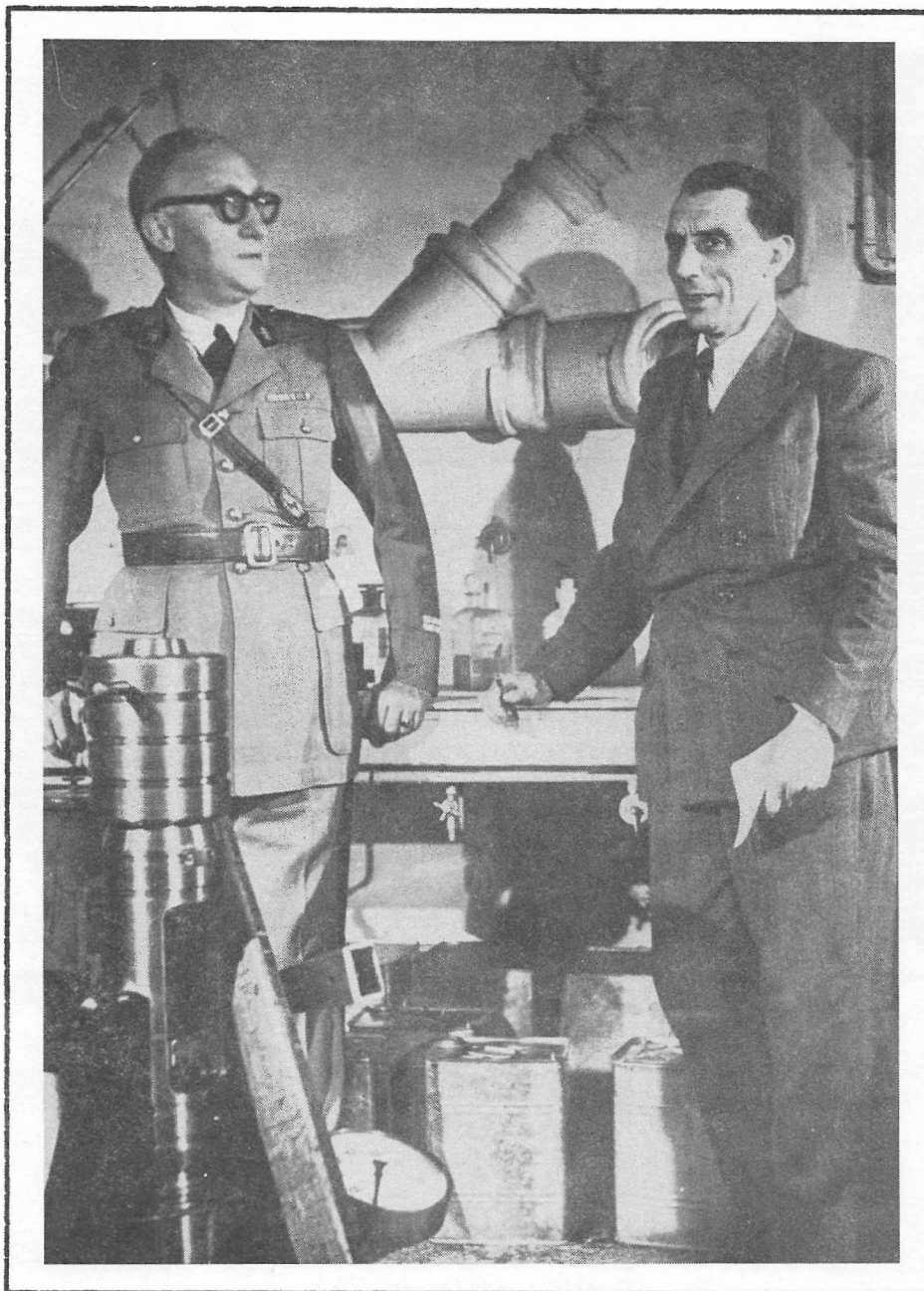


Fig. 4. En étiquetant la figure précédente AVANI, celle-ci pourrait s'étiqueter APRES. On voit Allier et Joliot dans le sous-sol du laboratoire au Collège de France, avec quelques uns des 26 bidons de 7 litres renfermant l'eau lourde rapportée de Rjukan après des péripéties mouvementées. Cette eau lourde, embarquée à Bordeaux le 17 juin 1940 sur le *Broompark* par Halban et Kowarski et transportée en Angleterre, leur servit à des expériences qu'ils firent à Cambridge, établissant définitivement la possibilité d'obtenir de l'énergie dans une pile d'uranium naturel et d'eau lourde. Ils prirent des brevets en Angleterre et au Canada. Cette eau lourde parvint plus tard au laboratoire situé dans l'Université de Montréal. (26 mars 1940, reconstitué en 1947).

»»»



Sommaires extraits du *Nouvel Observateur* No 1191.
Édition diffusée au Québec. Édition diffusée en France.

SOMMAIRE

Numéro 1191, du 4 au 10 septembre 1987

SOMMAIRE

Numéro 1191, du 4 au 10 septembre 1987

GUIDE

- 4 À L'AFFICHE
- 6 EXPOSITIONS - CINÉMA
- 23 LES MOTS CROISÉS DE ROBERT SCIPION

L'OBS DE L'ÉCONOMIE

- 9 LA RIGUEUR POUR QUI ?
Par Patrick Bonazza
- 12 ESPACE : LA GALAXIE JAPONAISE
Par Christophe Boltanski
- 13 TOUS LES PEUPLES SONT ÉLUS
Le dernier livre de Guy Sorman présenté par Jean-Gabriel Fredet
- 16 MARKETING : PARFUMS DE FEMME
Par Philippe Gani
- 17 ÉTATS-UNIS : POLITIQUE BUSINESS
Par Philippe Roman
- 19 CORÉE : LES DENTS DU TIGRE
Par Jean-Gabriel Fredet

L'ÉVÈNEMENT

- 24 TÉLÉPHONE ROUGE
- 26 L'ÉDITORIAL DE JEAN DANIEL
- 27 LA CHRONIQUE DE JACQUES JULLIARD
- 28 GOUVERNEMENT : MADONNA ET LES SEPT NAINS
Par Claude Weill
- 30 FRANÇOIS LÉOTARD : ATTENTION AUX FAUX LIBÉRAUX !
Un entretien avec le ministre de la Culture et de la Communication, recueilli par Franz-Olivier Giesbert
- 33 LA TÉLÉVISION PAR FRANÇOISE GIROUD
- 36 MEXIQUE : J'AI RETROUVÉ LE SURVIVANT DU TRAIN DE LA MORT
Un reportage de Jean-Paul Mari

NOTRE ÉPOQUE

- 42 à 50 PROFS : LA DÉBÂCLE
*Un dossier de Gérard Petitjean avec Jean Baumier, Anne Fohr et un sondage Sifrès - le *Nouvel Observateur* commenté par Jacques Julliard*
- 52 LE KID DE CINCINNATI
Par Jean-Paul Dubois

ARTS-SPECTACLES

- 54 MARÉCHAL S'EN VA-T-EN GUERRE
Jean-François Josselin a recueilli les propos de Marcel Maréchal
- 57 BUKOWSKI, UNE VIE EN ENFER

LIVRES

- 59 UNE CERTAINE IDÉE DE LA LITTÉRATURE
Quand un romancier, Angelo Rinaldi, se fait orfèvre
Par Claude Roy
- 61 UNE FOLLE ÉQUIPÉE
Le coup de cœur de Dominique Fernandez : le premier roman de Richard Jorif
- 62 DE LA COUR AU GHETTO
François Furet a interviewé Yosef Yerushalmi, historien du judaïsme

« *Le Nouvel Observateur* » is published weekly at International Messengers Inc. 3054 Mecom Bldg. 10, Houston, Texas 77032. Application to mail at second class postage rate is pending at Houston, Texas. Postmaster send address changes to : « *Le Nouvel Observateur*, International Messengers Inc., P.O. Box 60326, Houston, Texas 77205. »
Inser 35 530.

GUIDE

- 4 À L'AFFICHE
- 8 à 16 EXPOSITIONS - CINÉMA - THÉÂTRE - MUSIQUE - TÉLÉVISION
- 21 LES MOTS CROISÉS DE ROBERT SCIPION

L'ÉVÈNEMENT

- 22 TÉLÉPHONE ROUGE
- 24 L'ÉDITORIAL DE JEAN DANIEL
- 25 LA CHRONIQUE DE JACQUES JULLIARD
- 26 GOUVERNEMENT : MADONNA ET LES SEPT NAINS
Par Claude Weill
- 28 FRANÇOIS LÉOTARD : ATTENTION AUX FAUX LIBÉRAUX !
Un entretien avec le ministre de la Culture et de la Communication, recueilli par Franz-Olivier Giesbert.
- 31 LA TÉLÉVISION PAR FRANÇOISE GIROUD
- 34 MEXIQUE : J'AI RETROUVÉ LE SURVIVANT DU TRAIN DE LA MORT
Un reportage de Jean-Paul Mari.

L'OBS DE L'ÉCONOMIE

- 39 LA RIGUEUR POUR QUI ?
Par Patrick Bonazza
- 44 ESPACE : LA GALAXIE JAPONAISE
Par Christophe Boltanski
- 45 TOUS LES PEUPLES SONT ÉLUS
Le dernier livre de Guy Sorman présenté par Jean-Gabriel Fredet
- 48 MARKETING : PARFUMS DE FEMME
Par Philippe Gani
- 51 ÉTATS-UNIS : POLITIQUE BUSINESS
Par Philippe Roman
- 60 CORÉE : LES DENTS DU TIGRE
Par Jean-Gabriel Fredet

NOTRE ÉPOQUE

- 64 à 74 PROFS : LA DÉBÂCLE
*Un dossier de Gérard Petitjean avec Jean Baumier, Anne Fohr et un sondage Sifrès - le *Nouvel Observateur* commenté par Jacques Julliard*
- 76 LE KID DE CINCINNATI
Par Jean-Paul Dubois
- 78 L'ATOME NE SE PARTAGE PAS
Par Gérard Bonnot

ARTS-SPECTACLES

- 86 MARÉCHAL S'EN VA-T-EN GUERRE
Jean-François Josselin a recueilli les propos de Marcel Maréchal
- 89 BUKOWSKI, UNE VIE EN ENFER
*À l'occasion de la sortie de « *Barfly* », Olivier Pétréty a rencontré Charles Bukowski*

LIVRES

- 91 UNE CERTAINE IDÉE DE LA LITTÉRATURE
Quand un romancier, Angelo Rinaldi, se fait orfèvre
Par Claude Roy
- 93 UNE FOLLE ÉQUIPÉE
Le coup de cœur de Dominique Fernandez : le premier roman de Richard Jorif
- 94 DE LA COUR AU GHETTO
François Furet a interviewé Yosef Yerushalmi, historien du judaïsme

Tirage 357 920.

Encart publicitaire 4 pages « *Le Nouvel Observateur* » entre les pages 36-37 et 68-69 diffusé exclusivement sur la vente.
Encart « l'Obs de Paris » hebdomadaire de 1 à XV7 entre les pages 94-95 diffusé sur la région parisienne.

Fig. 5. Sommaires mis en parallèle de deux éditions du *Nouvel Observateur* No 1191, du 4 au 10 septembre 1987. L'une des éditions est diffusée en France. Celle qui parvient au Québec est éditée à Houston, Texas. L'article qui nous intéresse figure sous la rubrique Notre époque de l'édition de France et son titre est éloquent, pour ne pas dire poignant. Il fut omis de l'édition québécoise par l'éditeur américain. Pourquoi, 50 ans plus tard, cette mesure de désinformation? L'éditeur du Texas aurait-il craint de révéler aux Québécois ce qui s'est accompli chez eux, à leur insu et à leur détriment, en matière d'énergie atomique et de pouvoir politique? Il est pourtant grand temps qu'ils apprennent, aussi bien que les Américains et les Français, cette vérité:

"L'atome ne se partage pas"



»»»



Fig. 6. Frédéric Joliot, Hans Halban et Lew Kowarski dans le laboratoire du Collège de France. Joliot tient un compteur Geiger-Müller dans ses mains, Kowarski règle un appareil, Halban attend afin d'introduire un détecteur prêt pour une mesure radioactive autour d'un compteur G.-M., à l'intérieur d'un château formé de briques de plomb. Pour mesurer la densité des neutrons lents dans une cuve contenant de l'eau lourde, ils employaient des détecteurs en dysprosium. Le dysprosium devient radioactif avec une période voisine de 150 minutes, par la capture des neutrons, avec une section efficace σ proportionnelle à $1/v$, v = vitesse des neutrons. Mars-avril 1940, reconstitué en 1947 avec, comme acteurs, les personnes mêmes, pour le tournage de La Bataille de l'Eau lourde, film de Jean Marin et de Jean Dréville.

»»» (À suivre dans un prochain No de Science et Francophonie.)